

## Le tombeau de Caude Debussy

### I

Fond gris. Assis derrière une petite table, un conférencier disserte sur le Japon. Bien que la conférence soit interrompue continuellement par le rideau de scène, qui ne cesse de descendre et remonter, il continue à parler avec naturel, sans y prêter aucune attention. Quinze minutes plus tard le rideau cesse de se relever. Obscurité totale.

### II

Sur scène, les lumières s'allument. Rideau noir qui n'arrive pas jusqu'au sol ; sous le rideau, on voit les jambes de trois danseuses immobiles, les unes à côté des autres. Soudain, elles commencent à danser un pas à trois. Lorsqu'elles ont fini, elles restent à nouveau immobiles. Obscurité totale.

### III

Sur scène, les lumières s'allument. Fond bleu. Deux strip-teaseuses de côté ; les vêtements de l'une sont blancs ; ceux de l'autre, noirs. Elles les retirent simultanément et, une fois en sous-vêtements, elles les échangent au fur et à mesure qu'elles les retirent, de sorte qu'elles se déshabillent et se rhabillent en changeant de couleur. Lorsqu'elles ont fini, chacune porte les vêtements de l'autre. Obscurité totale.

### IV

Les lumières s'allument. Au milieu d'une salle grise, un portail ouvre sur un couloir dans lequel passent de gauche à droite une multitude de personnes de tous les âges, conditions et sexes. Pendant toute la durée de ce tableau, elles ne cessent de passer au fond de la scène. Pause. Par la droite, à l'avant-scène, un ballon en caoutchouc tombe d'une certaine hauteur. Un personnage en pull blanc entre, le ramasse et repart lentement. Pause. Le ballon tombe à nouveau ; derechef, un personnage similaire repart après l'avoir ramassé. Pause. En second plan, une walkyrie armée de pied en cap traverse précipitamment. Pause.

### RIDEAU

Brossa, Joan, «Dix numéros de strip-tease», *LunaPark* núm. 5 (nouvelle série), estiu 2009.

## OMBREUSE

À M. M. M.<sup>1</sup>  
*avec toute mon admiration et affection.*

Obscure,  
j'ai été pétrie d'ombres,  
enveloppée des secrets  
de la terre, enfouie.  
Ni le soc  
de la houe, ni les errements  
des racines,  
non, rien ne m'a fait pousser au dehors.  
Plongée dans mes pensées, je possède encore  
l'immensité, entre l'épée et l'ombre.  
Oiseau au vol rasant, à la chevelure ailée,  
lumière, je revêts,  
glacé sur ma peau, un feu de lune.  
Dans le ciel détrempe de nuages,  
presque par jeu,  
le soleil endimanché  
ne parvient pas à me faire reculer,  
pas même en étendant – peut-être de trop loin  
et faiblement – un pan de vie, éblouissant.  
C'est par dehors, ombreuse,  
obscur, que je semble avoir été faite :  
moulin arrêté  
aux ailes désespérément  
débridées ;  
goulu torrent qui roule, aveugle,  
se laissant retomber  
dans le berceau immobile de la nuit  
pour ajouter au silence  
et forger un chant nouveau.  
Obscure j'ai couru, me cachant peut-être  
derrière le fil des rêves  
interrompus, dormant  
dans des paniers vides, dans les attentes  
des grand-mères  
guidant  
aux mains de vent les trèfles, les trésors  
exténués  
des printemps caducs.  
Un jour  
je me suis réveillée comme après une courte mort,  
négligeable. J'ai vu, soudain,  
le monde. Distrain. Obscur,  
je me suis sentie : une gorgée, une jointée  
d'espace perdu. Un sanglot  
me tient suspendue, éloignée,  
à une branche dure  
de fer mal forgé,  
et c'est ici que je reste, dépouillée du temps,  
peureuse d'attendre, de vous attendre,  
féroce mutique,  
obscur.  
Ombreuse, méticuleusement. Et vivante.

Felícia Fuster, *Cordages du vent*, Perpignan, Trabucaire, 2018.

---

<sup>1</sup> Il s'agit de la poétesse catalane Maria-Mercè Marçal [N. d. T.]